# STREAMING opéra. PUCCINI : Madama Butterfly, jusqu’31 janv 2027. LONDRES, Royal opera ballet [Ermonela Jaho / Antonio Pappano, mars 2017]

**À Nagasaki [Japon], la jeune geisha Cio-Cio-San épouse le lieutenant Pinkerton, officier de la marine américaine. Pour elle, il s’agit d’un engagement à vie. Pour lui, ce n’est qu’une comédie folklorique, un acte exotique qui dépayse l’officier occidental.**

Ainsi, Pinkerton rentre aux USA… retrouve son épouse « véritable », sans donner plus de nouvelles à sa [très] jeune épouse japonaise.
La Pénélope nippone, toujours éprise, attend son époux, espère voir son navire apparaître dans le port de Nagasaki.
Comme il le fera dans son opéra chinois celui là [Turandot], Puccini questionne le destin d’une femme, victime sacrifiée d’un ordre qui refuse d’écouter son droit au bonheur.
D’une exceptionnelle puissance dramatique, Puccini renouvelle

totalement son écriture tragique, s'inspirant de mélodies folkloriques japonaises pour créer une partition à couper le souffle, bouleversante et profondément humaine.

La production du Royal Ballet and Opera, mise en scène par **Moshe Leiser et Patrice Caurier** réunit une distribution prestigieuse, avec notamment **Ermonela Jaho** dans le rôle de Cio-Cio-San, Marcelo Puente dans celui de Pinkerton, Elizabeth DeShon en Suzuki et Scott Hendricks en Sharpless. L'Orchestre du Royal Opera House est dirigé par **Antonio Pappano**. A voir.

_____

**Madama Butterfly de Puccini**
**À Londres, ROH Royal Opera House, 2017.**
**Diffusé le 31 juillet 2026 à 19h CET**
**Disponible jusqu'au31 janvier 2027 à 12h CET**
**Enregistré le 30 mars 2017 –**
**Photo : © Bill Cooper.**
**VOIR Madama Butterfly de Puccini :**



**https://operavision.eu/fr/performance/madama-butterfly-0**

---

# CRITIQUE, opéra. GENEVE, Bâtiment des Forces motrices,

# 26 avril 2006. PUCCINI : Madame Butterfly. Corinne Winters, Stephen Costello, Andrey Zhilikhovsky, Kai Rüütel-Pajula… Barbora Horakova / Antonino Fogliani

**Avec son nom qui annonce l'hiver et sa voix qui exalte le printemps, Corinne Winters est actuellement l'une des plus belles Butterfly qu'on puisse entendre sur la scène internationale. Elle triomphe en ce moment dans l'opéra de Giacomo Puccini au Grand Théâtre de Genève – transféré dans le vaste Bâtiment des Forces Motrices pendant la réfection du bâtiment principal.**

Corinne Winters habite la scène, l'enchante, la bouleverse. Sa voix, souple comme la soie, d'une irréprochable musicalité, semble naître de chaque geste. Et puis il y a ce miracle : la vérité – la vérité de son personnage. L'émotion qu'elle dégage vous prend à la gorge. Ah, Cio-Cio San… « femme-papillon », d'une grâce si poignante qu'elle en devient presque insoutenable !

Le duo d'amour du premier acte, qu'elle tisse avec **Stephen Costello**, a une intensité rare. Lui, ténor clair, aux aigus francs et lumineux, campe un séduisant Pinkerton. Dans l'affaire, il y a un troisième partenaire qui fait merveille : l'O**rchestre de la Suisse Romande**, dirigé par **Antonino**

**Fogliani**. L'orchestre respire, ondule, se replie, bondit comme une mer en mouvement. De ses profondeurs jaillissent des solos d'une exquise finesse.

Autour du couple tragique de la soprano et du ténor gravitent d'autres présences, solides et sensibles : **Andrey Zhilikhovskly** prête à son magnifique Sharpless une humanité grave, tandis que **Kai Rüütel-Pajula**, belle mezzo, nous offre une Suzuki attentive, chaleureuse. Son duo du troisième acte avec Corinne Winters est un moment suspendu, tissé de douleur retenue.

Tout cela se déroule dans la mise en scène subtile et esthétique de **Barbora Horakova**. Le décor est constitué d'une maison aux parois mobiles et transparentes, entre lesquelles vont et viennent les ombres du passé. La metteuse en scène a imaginé l'histoire comme un retour : l'enfant de Cio-Cio San et Pinkerton devenu homme, revient sur les traces de sa naissance. Vêtu d'un *trench-coat*, on le voit errer parmi les vestiges de ses origines. À ses côtés, sa nouvelle épouse américaine l'accompagne dans sa quête silencieuse. Barbora Horakova, qui pratique l'esthétisme dans le modernisme est de celles dont on a besoin pour nous débarrasser de tous ces metteurs en scène glauques dont *wokisme* encombre nos scènes.

Les **Choeur du Grand-Théâtre de Genève** est très bon, fort attendu dans le fameux passage à bouche fermée, au cours duquel Barbora Hovakova a imaginé l'intervention sensuelle d'une danseuse.

Tout cela est de bien bon goût. Oh, la magnifique « *Butterfly* » de Genève !

---

**CRITIQUE, opéra. GENEVE, Bâtiment des Forces motrices, 26 avril 2006. PUCCINI : Madame Butterfly. Corinne Winters,**

**Stephen Costello, Andrey Zhilikhovsky, Kai Rüütel-Pajula… Barbora Horakova / Antonino Fogliani. Crédit photographique (c) Carole Parodi**

---

# CRITIQUE, festival. TORRE DEL LAGO, 71e Festival Puccini (Amphithéâtre de plein air), le 23 août 2025. PUCCINI : Madama Butterfly. V. Sepe, V. Costanzo, C. Mogini… Manu Lalli / Francesco Ivan Ciampi

**La mise en scène 2025 de *Madama Butterfly* au Festival Puccini de Torre del Lago a présenté une interprétation moderne de l'opéra de Giacomo Puccini, le présentant comme une méditation sur la domination masculine et la vulnérabilité des femmes dans les structures patriarcales. La soprano napolitaine très demandée Valeria Sepe a remplacé au dernier moment Maria Agresta, initialement prévue. Elle a été éblouissante dans**

**les exigences du rôle déchirant de Puccini, maîtrisant la partition avec une profondeur émotionnelle et une assurance technique, dotée d'une voix lustrée, capturant l'espoir juvénile, la dévotion et le désespoir ultime de Butterfly.**

**Valeria Sepe** a été constamment passionnante, répondant aux formidables exigences de Puccini avec une sensibilité dramatique. La soprano a fait preuve d'une souplesse vocale et d'un contrôle envoûtants, que ce soit dans un excitant « *Un Bel Dì Vedremo* » ou la puissance dramatique de « *E Questo? Egli Potrà Pure Scordare?* » : l'*aria* a conservé son impact, même si le public avait déjà vu l'enfant. Son timbre clair et sa pureté lyrique, combinés à une forte projection, ont fait d'elle une Cio-Cio-San délicieuse et redoutable.

Pinkerton, incarné par **Vincenzo Costanzo**, alliait un charisme scénique irrésistible à un ténor doré, le rendant captivant tant vocalement que dramatiquement. Il est apparu dans un uniforme naval américain sombre historiquement exact plutôt que dans un costume blanc conventionnel, et a chanté magnifiquement avec un ténor solaire totalement envoûtant. Sa présence scénique confiante et fanfaronne, combinée à une volonté d'enlever sa chemise pendant la séduction de la jeune Cio-Cio-San à l'Acte I, a souligné à la fois le déséquilibre de pouvoir sexualisé au cœur du récit et l'exploration par l'opéra du désir et de la domination.

Dans un choix de distribution plutôt luxueux, le fin baryton **Luca Micheletti** (Sharpless) a ajouté de la dignité et a chanté avec aisance et raffinement. Le personnage de Goro, doté d'une caractérisation parfaitement répugnante, était tenu par **Nicola Pamio**, et Yamadori, l'amoureux éconduit, était interprété par **Manuel Pierattelli**, complétant ainsi une distribution solide. Toujours centrale dans le succès d'une production de Butterfly, la Suzuki de **Chiara Mogini** a offert

chaleur et contrepoint, en servante sensée et dévouée. La jeune mezzo-soprano a chanté avec assurance. Enfin, **Kate Pinkerton**, jouée par **Francesca Paoletti**, a efficacement communiqué la critique plus large de la production concernant la subordination féminine.

**Francesco Ivan Ciampi**, en remplacement d'Antonino Fogliani, a dirigé avec clarté et sensibilité. Il a superbement mis en lumière l'orientalisme de la partition de Puccini et a travaillé en tenant compte des chanteurs.

Installée dans l'emblématique amphithéâtre en plein air du festival sur les rives du lac Massaciuccoli, la production a démontré la rigueur conceptuelle de la metteuse en scène, scénographe et costumière **Manu Lalli**, qui a façonné tous les aspects visuels et dramatiques de la mise en scène. Le travail de Lalli s'est avéré minimaliste : plutôt que de tenter de présenter la culture japonaise de manière authentique, elle a utilisé une chorégraphie et des décors stylisés pour l'évoquer. Les femmes étaient vêtues de nuances de rouge et de noir, symboliques à la fois de la passion et de l'emprisonnement. Le décor était très conceptuel : il n'y avait pas de maison réelle avec des murs de papier. Le premier acte comportait plutôt un grand portail japonais Torii. Celui-ci a été retiré après l'entracte alors que l'opéra se transforme en tragédie déchirante. Cependant, cela ne constituait pas une dramaturgie parallèle à la propre narration de Puccini, comme c'est l'obsession de tant de metteurs en scène.

À ce stade, le décor s'était transformé en une scène hivernale alors que Cio-Cio-San regardait les saisons passer. Le choix de ne pas avoir de maison a rendu certaines références textuelles au bâtiment illogiques, et la célèbre scène du fredonnement, traditionnellement mise en scène avec Cio-Cio-San, Suzuki et le petit garçon faisant des trous dans le papier pour guetter Pinkerton, a perdu son impact dramatique conventionnel. Au lieu de cela, les trois étaient placés au

centre de la scène avec le chœur apparaissant en arrière-plan. Le choc des cultures était principalement signalé par les officiels du mariage en tenue occidentale formelle, et par les tentatives mélancoliques de Cio-Cio-San d'assumer le rôle d'une « vraie » épouse américaine, ce qui soulignait les thèmes de l'opéra sur le déplacement culturel et l'impossibilité de l'assimilation. De petites touches ont bien fonctionné, comme Cio-Cio-San se brûlant les doigts en essayant d'allumer une cigarette pour Sharpless.

Crucialement, la production a souligné le détachement et l'indifférence morale de Pinkerton. Dans le choix de mise en scène le plus provocateur, il est apparu avant le suicide de Cio-Cio-San, tenant un bouquet de fleurs et regardant passivement. Cela pouvait suggérer que, malgré ses protestations passionnées de culpabilité et de désespoir, sa mort était « appropriée » à ses yeux. Ce tableau le dépeignait presque comme un spectateur d'un « théâtre oriental » ritualisé et stylisé, un autre spectacle à observer avant de retourner aux États-Unis avec sa femme occidentale idéale. De plus, la participation de Kate Pinkerton à la chorégraphie féminine finale, et le port d'un costume qui, bien qu'occidental, correspondait aux teintes japonaises, suggéraient l'idée que même l'épouse ostensiblement américaine est piégée dans ce système.

D'autres choix de mise en scène, comme la révélation du fils de Cio-Cio-San avant le dénouement final avec Sharpless, ont déplacé l'accent narratif de la tragédie personnelle de Butterfly vers un commentaire plus large sur l'irresponsabilité masculine. Pourtant, Lalli a maintenu l'engagement émotionnel grâce à une narration visuelle intelligente : l'interaction ludique de Suzuki et de l'enfant avec des bateaux en papier origami, se terminant par Suzuki froissant le papier avec dégoût face à la trahison de Pinkerton, symbolisait l'innocence détruite par l'exploitation masculine. Si la Madame Butterfly de Lalli pourrait ne pas

satisfaire les puristes cherchant une production fidèle à l'époque, elle a réussi à offrir une perspective moderne sur le genre, le pouvoir et la responsabilité morale. À travers des motifs visuels symboliques, une chorégraphie stylisée et de fortes performances vocales sous la direction de Fogliani, la mise en scène a invité le public à reconsidérer l'œuvre de Puccini à travers un regard contemporain, mettant en lumière le détachement de l'autorité masculine, la vulnérabilité des femmes et les dissonances culturelles au cœur de l'opéra.

**Le Festival Puccini 2025 se poursuit jusqu'au 6 septembre**, avec un programme qui inclut *Tosca, Madame Butterfly, Manon Lescaut, La Bohème, Suor Angelica,* et une variété de concerts et d'événements spéciaux. La combinaison du cadre iconique, de l'architecture dramatique et de la beauté naturelle du lac Massaciuccoli continue de faire de Torre del Lago un lieu unique dans le calendrier estivalo-lyrique !

_____

Pour plus de détails sur le programme complet et les billets :
Tél. (+39) 0584 359322
E-mail : ticketoffice@puccinifestival.it

---

# CRITIQUE, opéra. PARIS. Opéra

# Bastille, 17 septembre 2024. PUCCINI : Madama Butterfly. Eleonora Buratto, Aude Extrémo, Stefan Pop, Christopher Maltman… Robert Wilson/ Speranza Scappucci.

**Pour célébrer le centenaire de la mort de Puccini, l'Opéra national de Paris ressuscite la belle mise en scène de « *Madame Butterfly* » de Bob Wilson. Elle plonge la musique voluptueuse de Puccini dans l'univers japonais et minimaliste du théâtre nô. L'association des deux était inattendue : c'est le cas Puccinô !**

## « Butterfly » selon Wilson : le cas Puccinô !



Il ne faut pas croire que l’art de la mise en scène nécessite des installations extravagantes, des décors inouïs, des effets spéciaux d’un autre monde. Avec un seul écran blanc, Bob Wilson peut vous monter une « *Madame Butterfly* ». Imprégné de théâtre japonais, il vous fait défiler des personnages à petits pas serrés, il en fait passer d’autres en ombres chinoises, il fige ses chanteurs dans des attitudes de poupées de porcelaine, et voilà le résultat! Parfois l’écran ne reste pas blanc, se farde de couleurs pastel, s’ensanglante de rouge violent ou s’assombrit de bleu nuit. Mais le résultat est le même, d’un exquis raffinement. On le sait, cette mise en scène plusieurs fois reprise depuis 1993 a ses détracteurs. Préfèrent-ils les extravagances qu’on a vues ici ou là ces dernières années, ou certaines « japoniaiseries » qui nous ont été infligées dans le passé ? Tout, ici, est d’un parfait esthétisme, dégage une atmosphère de sérénité propice à l’épanouissement de la musique et du chant.Pendant l’interlude

orchestral du deuxième acte, Bob Wilson attribue à l'enfant de Butterfly un rôle mimé et dansé. La scène est d'une totale poésie.

En revanche, une qui manque de poésie c'est la cheffe d'orchestre **Speranza Scappucci.** Contrairement aux personnages qui, sur scène, avancent à petits pas de geishas, elle fait marcher l'orchestre à grandes enjambées sans finesse. On pourrait faire beaucoup plus subtil avec un tel orchestre ! Le choeur, lui, est magnifique. La beauté du passage chanté à bouche fermée dans le deuxième acte a suscité les bravos de la salle.

Une qui a été également ovationnée c'est l'Italienne **Eleonora Buratto**. C'était mérité. Elle est la triomphatrice de la soirée, avec ses beaux aigus, la rondeur de sa voix, son timbre satiné. Nous avons, certes, entendu de meilleures Cio Cio San, mais elle s'impose ici en reine dans la mise en scène de Bob Wilson. Dans ce spectacle, elle se trouve entre Bob et Pop. Car Pop est le nom du ténor, interprète de Pinkerton : **Stefan Pop**. Il a une voix puissante qu'il émet parfois avec une certaine dureté. Son impitoyable personnage exige peut-être cela. Belle tenue, à ses côtés, de la mezzo **Aude Extrémo** en Suzuki ainsi que du baryton **Christopher Maltman** dans le rôle du consul. **Carlo Bosi** (Goro), **Andres Cascante** (Yamadori), **Vartan Gabrielian** (le bonze) et enfin l'Ukrainienne **Sofia Anisimova** (Kate) complètent cette distribution de qualité.

Et c'est ainsi qu'à la Bastille se pérennise la « *Butterfly* » façon Wilson.

---

**CRITIQUE, opéra. PARIS. Opéra Bastille, 17 septembre 2024. PUCCINI : Madama Butterfly.** Eleonora Buratto, Aude Extrémo, Stefan Pop, Christopher Maltman… Robert Wilson/ Speranza Scappucci.

# CRITIQUE, opéra. ANVERS, Opera Ballet Vlaanderen, le 14 septembre 2024. PUCCINI : Madama Butterfly. C. Byrne, L. Verstaen, O. Purcel, V. Neri… Mariano Pensotti / Daniela Candellari.

**Pour marquer le centenaire de la disparition de Giacomo Puccini, l'Opéra d'Anvers a choisi de lui rendre hommage avec une version de *Madama Butterfly* expurgée de tout japonisme "exotisant". Dans cette nouvelle production, le cadre se veut le plus intemporel possible : le drame se joue au sein d'un dispositif scénique sobre et épuré – mais que le metteur en scène argentin Mariano Pensotti inscrit dans un véritable jeu « borgésien » de mise en abîme et de miroirs déformants.**



Explications…

Avant même l’ouverture, nous nous retrouvons confrontés sous la forme d’intertitres et de séquences vidéos – qui seront projetés à divers moments de l’opéra – à l’histoire tragique de Maiko Nakamura, metteuse en scène fictive d’origine japonaise installée en Occident. À l’instar de l’héroïne dont elle est amenée à mettre en scène le drame, elle est originaire de Nagasaki. Durant les répétitions, elle est confrontée à la question de ses origines, qu’elle finit par partir chercher au Japon – pays qu’elle a quitté il y a de nombreuses années. Arrivée là-bas, elle découvre la maison de ses parents détruite, ce qui l’amènera d’abord à la dépression, puis au suicide.

Le récit, tout fictif qu’il soit, n’a rien d’anecdotique et entend faire écho au drame vécu par l’héroïne, la jeune et naïve geisha Cio-Cio-san, magistralement incarnée ici par la soprano irlandaise **Celine Byrne**. L’idée semble être d’inscrire le drame dans une temporalité qui n’est plus celle du XIXe siècle colonial et de démontrer comme le pensait Puccini que «

*tous les drames sont universels* ». Ainsi la maison détruite de Maiko Nakamura est présente sur la scène au cours des trois actes : d'abord sous forme tridimensionnelle et recouverte de miroirs, puis sous forme de cloisons transparentes superposées où se dessinent un arbre, et pour ne trouver finalement, sur les derniers moments du drame, qu'une pyramide inversée et noire. En réalité, nous fait comprendre Pensotti, par l'entremise de l'histoire de Maiko Nakamura, *Madama Butterfly* n'est pas une histoire d'amour, c'est un drame, le drame que vit toute personne qui tente de devenir ce qu'elle n'est pas et qui projette en l'autre un miroir déformant de soi-même.

C'est un public conquis qui s'est levé pour acclamer le *casting* et l'orchestre, dirigé avec *maestria* par la cheffe italienne **Daniela Candellari**. Notons également les performances particulièrement applaudies de **Lotte Verstaen**, attachante Suzuki aux graves profonds, et de **Vincenzo Neri**, élégant Sharpless à l'impeccable ligne de chant. Las, le roumain **Ovidiu Purcel** (Pinkerton) ne suscite pas le même enthousiasme, notamment à cause d'un timbre nasal peu agréable à l'oreille…

_____

**CRITIQUE, opéra. ANVERS, Opera Ballet Vlaanderen, le 14 septembre 2024. PUCCINI : Madama Butterfly**. C. Byrne, L. Verstaen, O. Purcel, V. Neri… Mariano Pensotti / Daniela Candellari. Photos © Annemie Augustijns.

# CRITIQUE, festival. AIX-EN-PROVENCE, Cour de l’archevêché, le 19 juillet 2024. PUCCINI : Madama Butterfly. E. Jaho, A. Smith, M. Fujimura, L. Lhote… Orchestre de l’Opéra de Lyon / Andrea Breth / Daniele Rustioni.

Pour commémorer le centenaire de la mort de Giacomo Puccini, le Festival d’Aix-en-Provence a programmé *Madama Butterfly*, une œuvre qui fait l’immanquable recette de la plupart des théâtres du monde. Pour un festival qui a fait de la qualité des mises en scène sa marque de fabrique, notamment en raison de répétitions plus longues qu’ailleurs, la production de l’un des piliers du grand répertoire générait nécessairement de fortes attentes. On pouvait notamment espérer d’Andrea Breth et de sa radicalité théâtrale qu’elle renouvelle le propos d’une œuvre certes influencée par l’orientalisme de l’époque, mais constituant dans le même temps une éloquente dénonciation du colonialisme – à cet égard, la bascule est due à

**la relecture par John Luther Long (*Madame Butterfly*, 1898, adapté au théâtre par David Belasco dès 1904) de la fiction de Pierre Loti (*Madame Chrysanthème*, 1887), qui fait passer du point de vue d'un *dandy* européen, chassant son ennui en épousant par dérision une ancienne *geisha* qu'il méprise, à celui d'un narrateur plein d'empathie pour celle qui prend l'étoffe d'une véritable héroïne tragique.**



La mise en scène conçue par **Andrea Breth** est pourtant d'un littéralisme qui étonne et semble procéder d'un souci de fidélité absolue au livret d'origine. Tout se déroule dans la pièce principale d'une maison japonaise traditionnelle, au sol couvert de tatamis, devant deux élégants paravents laqués. La metteuse en scène ne s'autorise qu'un ajout aux didascalies du

*libretto* : elle a en effet recours à des danseurs japonais, dont le rôle semble être de créer un contrepoint poétique aux actions des chanteurs, notamment par l'exécution de lents mouvements cérémoniels évoquant le tai-chi. Pour certains danseurs, le port de masques blancs inexpressifs, issus du théâtre Nô, accentue l'impression d'un énigmatique rituel – sans doute celui du suicide du père de Butterfly, ordonné par le Mikado, avec le même couteau que celui qui servira au sacrifice de l'héroïne. À la fin du premier acte, alors que les deux amants s'enlacent sous la nuit étoilée de Nagaski, que remplace momentanément le théâtre à ciel ouvert de l'Archevêché, ces danseurs se font aussi marionnettistes pour simuler un vol de grues, symbolisant (selon le programme de scène) « *la vérité, l'amour et le bonheur* ».

Dans les propos recueillis par Timothée Picard, Andrea Breth confie l'étonnement qui a été le sien quand Pierre Audi lui a proposé de mettre en scène *Butterfly*, opéra qu'elle associait plutôt aux retransmissions de grands airs « *le dimanche après-midi, à l'heure du Kaffeekuchen* » et à des interprétations « sirupeuses », avant qu'elle ne se plonge dans l'œuvre et qu'elle ne révise son jugement. Est-ce l'enthousiasme des néo-convertis qui l'a poussée à s'éloigner de la tentation d'une relecture pour revenir au livret ? L'ambiguïté principale de la démarche de la metteuse en scène me semble se situer dans son rapport au *japonisme* de l'œuvre. Andrea Breth affirme n'avoir pas cherché à comprendre la culture nipponne, préférant s'intéresser au fait que Puccini a composé sa musique sans s'être jamais rendu au Japon. Elle indique s'être inspirée au contraire de photographies autrichiennes datant de la fin du XIXe siècle prises au Japon, donc d'un regard médiatisé (et probablement *orientaliste*) sur le pays lointain et sur son étrangeté. Mais pourquoi recourir alors à l'artifice d'une maison et de costumes traditionnels ou à la tradition du nô, pourquoi engager des danseurs japonais, et même une chanteuse japonaise (**Mihoko Fujimura**, wagnérienne glorieuse, mais dont le temps a désuni les registres) pour

incarner Suzuki ?



Si c’est surtout le rituel tragique qui intéresse la metteuse en scène, le choix d’un inquiétant théâtre de masques moins influencé par l’exotisme aurait peut-être mieux servi son propos, qui a ici tendance à disparaître derrière un beau livre d’images, qui édulcore parfois la violence de la musique et des situations dramatiques – une jeune femme orientale, ancienne prostituée, achetée par un occidental, possédée et aussitôt abandonnée. Ainsi du vol de grues, joli cliché, qui laisse penser à un fugitif moment de bonheur pour Butterfly. Mais n’aurait-il pas mieux valu exploiter alors les tensions du livret, par exemple celles qui opposent en cette fin d’acte un officier américain insistant, pressé d’épingler un délicat papillon à sa collection et ne sachant répéter que « *Vieni, vieni !* » et « S*ei mia !* » (au point de rappeler le prédateur

Scarpia), et une très jeune femme, repoussant les assauts du séducteur, significativement absorbée dans la contemplation des étoiles dans lesquelles elle voit autant d'yeux qui la regardent ?

Il est probable que de nombreux spectateurs soient sortis de cette représentation réjouis d'avoir vu une *Butterfly* éternelle, devant un décor délicat et dans de beaux costumes, sans aucune provocation du type *Regietheater*, avec une direction d'acteurs relativement convenue en dehors des chorégraphies ritualisées des danseurs masqués (la plus belle réussite du spectacle à mon avis). D'autres aussi, dont je fais partie, auraient préféré qu'une production de ce type serve aux nombreuses soirées d'un théâtre de répertoire et qu'un festival montre plus d'audace dans la production d'une œuvre aussi souvent programmée.



Si le verre paraît parfois à moitié vide plutôt qu'à moitié plein, c'est aussi que la distribution n'était pas tout à fait à la hauteur de ce que l'on pouvait attendre. Il faut toutefois reconnaître que la moiteur d'une nuit caniculaire n'a pas dû simplifier la tâche des chanteurs enveloppés dans les riches costumes d'Ursula Rezenbrink… Certains semblent dans un mauvais soir, comme le ténor **Adam Smith** (Pinkerton), voix tranchante comme un couteau, mais en délicatesse avec l'aigu. J'ai déjà évoqué le cas de **Mihoko Fujimura**, belle artiste dont la voix n'a hélas plus la rondeur d'antan, mais dont la noble présence demeure. Sharpless est un personnage payant, dont l'empathie pour le destin tragique de Butterfly et la réprobation à l'égard du comportement de prédateur de Pinkerton gagnent généralement l'adhésion du public. **Lionel Lhote** s'y montre émouvant, mais un timbre plus riche et moelleux, une personnalité plus affirmée auraient sans doute

permis à l'humanité du personnage de rayonner davantage. Parmi les petits rôles, **Carlo Bosi** est un Goro insidieux, mais c'est la voix d'airain de l'oncle bonze, **Inho Jeong**, qui m'a le plus frappé. Une *Butterfly* se mesure toutefois à l'aune de son rôle-titre : de ce point de vue, **Ermonela Jaho** demeure l'une des grandes incarnations actuelles du personnage. Son interprétation intense vise l'émotion plus que la perfection, et en dépit d'un registre grave moins éloquent, la magie du timbre dans l'aigu (souvent *pianissimo*) saisit toujours autant. Très attendu, son « *Un bel dì vedremo* » est parfaitement tenu, l'expression étant encore renforcée par une mystérieuse grammaire de gestes, doublée par un danseur masqué placé derrière la chanteuse. Acclamée aux saluts, la soprano albanaise aura l'agréable surprise d'entendre *in extremis* l'orchestre célébrer en musique son anniversaire…

À la tête des **forces vives de l'Opéra de Lyon**, **Daniele Rustioni** soutient l'action d'une direction à la fois souple et tendue. Pour une mise en scène aussi esthétisante, un son d'orchestre encore plus velouté et un chœur encore plus raffiné dans le chant à bouche fermée auraient peut-être été préférables, surtout dans l'acoustique toujours un peu sèche de l'Archevêché. Mais lorsqu'est tombée la nuit étoilée de Nagasaki et que Cio-Cio-San a retiré un à un ses vêtements de cérémonie, les cordes ont su se faire caressantes pendant que les bois lyonnais (hautbois, clarinette et flûte) déployaient leurs sortilèges plaintifs. À mes oreilles, c'était l'un des plus beaux moments de cette soirée lyrique.

---

**CRITIQUE, festival. AIX-EN-PROVENCE, Cour de l'archevêché, le 19 juillet 2024. PUCCINI : Madama Butterfly**. E. Jaho, A. Smith, M. Fujimura, L. Lhote… Orchestre de l'Opéra de Lyon / Andrea Breth / Daniele Rustioni.

**VIDEO** : « Prélude » à *Madama Butterfly* de Puccini selon Andrea Breth au Festival d'Aix-en-Provence

---

# DVD, critique. PUCCINI : Madama Butterfly. Jaho, DeShong, Puente, … Pappano / Caurier Leiser / ROH, 1 DVD Opus Arte, 2017)

**DVD, critique. PUCCINI : Madama Butterfly. Jaho, DeShong, Puente, … Pappano / Caurier Leiser / ROH, 1 DVD Opus Arte, 2017)**. A Covent Garden, la Butterfly du duo de metteurs en scène, **Patrice Caurier et Moshe Leiser**, passionnément suivis à Angers Nantes opéra sous la direction de Jean-Paul Davois, offre une apparente simplicité qui du reste, sainte vertu de nos jours, demeure lisible, laissant la part belle à la sublime musique puccinienne.

**ROH Covent Garden, 2017**

# Un Puccini rageur et dépressif grâce à l'équation JAHO / PAPPANO




Les metteurs ajoutent en filigrane une réflexion sur la fragilité du rêve de Cio Cio San qui croit au simulacre de ce mariage arangé auquel sa jeunesse naïve s'accroche comme à une vocation. Les noces de Butterfly sont en pacotilles pour tous, sauf dans le cœur de ce papillon trop délicat. Rêve éperdu de la geisha (de 17 ans), exercice exotique de l'officier américain… l'écart est bien souligné et la carte postale japonisante de Puccini a parfaitement creusé son lit cynique et ironique jusqu'à la tragédie du suicide qui clôt ce drame domestique.

Les metteurs en scène n'en rajoutent pas : ils restent à hauteur d'yeux de Cio-Cio-San, humble servante d'une parodie nuptiale à moindres frais.

Car l'intensité et la vérité se concentrent assurément dans le jeu tout en nuances et incarnation profonde de la soprano albanaise **Ermonela Jaho** ; la cantatrice est actuellement une somptueuse et déchirante Traviata, et sa Butterfly britannique de 2017, frappe elle aussi par ce jeu intime, cette caractérisation qui surgit de l'intérieur, exprimant tous les replis d'une psyché en traumatisme, déchirée par la douleur et l'abandon. L'expressivité et le relief d'un chant pas toujours

très juste saisissent cependant par leur justesse et l'intelligence de l'intonation.
Et son falot de faux mari Pinkerton ? **Marcelo Puente** es techniquement trop juste (aigus serrés et vibrato systématisé) : le ténor sait cependant exprimer un léger trouble car il se prend au jeu de cette mascarade des plus cyniques. Le jeu de dupe n'en est que plus amer quand la pauvre fille comprend qu'elle a été trompée, abandonnée.



Rien à dire à la Suzuki moelleuse et maternelle, d'**Elizabeth DeShong** : la mezzo partage avec Jaho, une intelligence dramatique qui éblouit de bout en bout, elle éclaire leur duo, immense dignité et sincérité dans la solitude, le dénuement, et la misère. Saluons enfin **Carlo Bosi**, Goro impeccable et lui aussi très juste. Enfin dans la fosse, **Antonio Pappano**, maître des troupes du Covent Garden, sait foudroyer, nuancer quand il faut, par saccades millimétrés : on sait que le chef affectionne la direction éruptive et expressionniste ; ses Puccini sont de ce point de vue toujours très efficaces. Il fait parler et crier l'orchestre avec une rare intensité. Voici donc une production loin d'ennuyer. Bien au contraire. A voir indiscutablement.

---

---

**DVD, critique. PUCCINI : Madama Butterfly. Jaho, DeShong, Puente, … Pappano / Caurier Leiser / ROH Covent Garden, 1 DVD Opus Arte, 2017**

**PUCCINI : Madama Butterfly**
Tragédie japonaise en trois actes, livret de Giuseppe et Giacosa et Luigi Illica – Création, Scala de MIlan, le 17 février 1904
Mise en scène: Moshe Leiser et Patrice Caurier

Cio-Cio-San : Ermonela Jaho
Pinkerton: Marcelo Puente
Sharpless: Scott Hendricks
Suzuki: Elizabeth DeShong
Goro: Carlo Bosi
Le Bonze : Jeremy White
Yamadori: Yuriy Yurchuk
Kate Pinkerton : Emily Edmonds
Le commissaire impérial : Gyula Nagy

Royal Opera Chorus
Orchestra of the Royal Opera House
Antonio Pappano, direction

Enregistrement réalisé au ROH, Covent Garden le 30 mars 2017

1 DVD Opus Arte OA 1268 D – 2h8mn + bonus : 11 mn

# Nouvelle Butterfly par Mikko Franck à Orange 2016



**FRANCE 5. Le 13 juillet 2016, 20h55. Mikko Franck dirige Madama Butterfly de Puccini, aux Chorégies d'Orange**. Un événement suffisamment important pour être diffusé en direct sur France 3, France 5 et culturebox simultanément. Il est vrai que le chef finnois sait embraser un orchestre, insufflant une puissance irrésistible sans jamais sacrifier la ciselure instrumentale : une attention parfaite d'autant plus adaptée à la palette orchestrale du Puccini, immense orchestrateur dont les couleurs et les atmosphères, dans Madama Butterfly ou dans Turandot (son autre opéra oriental, mais celui-ci se déroulant en Chine) égalent les meilleurs peintres de son temps. **Madame Butterfly**, l'opéra japonais de Giacomo Puccini fait les beaux soirs du Théâtre antique d'Orange, par l'Orchestre philharmonique de Radio France, accompagné des chœurs des opéras d'Avignon, Nice et Toulon sous la direction de l'excellent Mikko Franck, – chef charismatique taillé pour le souffle lyrique et qui a précédemment marqué les esprits à Orange déjà, dans une Tosca (du même Puccini), à la fois grandiose et psychologique. **Nagasaki, 1904**.



Un jeune officier américain de passage, Benjamin Franklin Pinkerton épouse une geisha de quinze ans, Cio-Cio-San (en japonais « Madame Papillon »). Simple divertissement exotique ou parodie nuptiale sans conséquence pour lui, le mariage est pris très au sérieux par la jeune Japonaise. D'autant qu'après la cérémonie, Cio Cio San tombe rapidement enceinte… mais l'insouciant jeune officier repart en Amérique. Espérant son retour, elle lui reste fidèle et refuse de nombreuses propositions de mariage. Trois ans plus tard, Pinkerton revient au Japon avec sa nouvelle épouse américaine. Quand Cio-Cio-San comprend la situation, – Pinkerton est mérite à une autre et l'a donc tout simplement abandonnée, elle leur abandonne son enfant et se donne la mort par jigai en se poignardant.



Dans le rôle-titre de la tragique et bouleversante geisha, la soprano albanaise **Ermonela Jaho** incarne les blessures d'une héroïne sacrifiée ; en elle, se cristallise les contradictions d'une société conquérante au fort parfum colonialiste, s'autorisant ainsi ce qui pourrait être assimilé à de la prostitution organisée ou au tourisme sexuel… l'officier américain prend du bon temps sans penser à conséquence ; c'est pourtant tout un destin qui se joue pour la jeune femme. Le jeune ténor **Brian Hymel** chante la partie de l'officier américain Pinkerton. Rares les chefs capables de finesse orientaliste, et sous la couleur exotique, de profondeur psychologique. La sincérité du rôle de Butterfly, la vérité qui émane de façon bouleversante de la fameuse scène de son suicide est l'un des temps forts de l'opéra italien parmi les plus intenses jamais écrits pour la scène. Avec Liù (Turandot), Mimi (La Bohème), Cio Cio San éclaire dans

l'écriture de Puccini, ce souci de vérité psychologique dédié aux femmes spécifiquement, figures angéliques et tragiques et sacrifiées mais d'une grandeur morale sans pareille. **La soirée du mercredi 13 juillet 2016 est le temps fort des Chorégies d'Orange 2016.**

***France 5, en direct d'Orange. Puccini : Madame Butterfly. Mercredi 13 juillet 2016 sur France 5 à 20h30 et sur culturebox.fr/choregies***

**GENESE…** Au cours de l'été 1900, Puccini tombe en admiration devant la pièce de David Belasco, *Madame Butterfly*, adaptée d'une nouvelle de John Luther, plagiat du roman de Pierre Loti, *Madame Chrysanthème*. Les librettistes attitrés de Puccini, Illica et Giacosa, transposent pour la scène lyrique, ce drame exotique. Le compositeur tenait à un drame en deux actes, mais Giacosa était persuadé qu'une articulation en trois actes était préférable. L'opéra fut présenté en deux actes à la Scala de Milan en février 1904. Ce fut un échec retentissant pour Puccini. L'œuvre disparut, détruite par la critique. Puccini tint compte néanmoins des avis exprimés et des réserves des auditeurs ; il remania son opéra en trois actes et le présenta dans sa version revisitée en mai 1904 à Brescia. Dans sa seconde version, l'ouvrage connut cette fois un triomphe qui n'a jamais faibli.

*France 5 et culturebox le 13 juillet 2016 – **en direct d'Orange sur France Musique, mardi 12 juillet 2016, 20h30. Puccini : Madame Butterfly**. Durée : 2h20mn- Présentation : Claire Chazal – Direction musicale : Mikko Franck – Mise en scène : Nadine Duffaut – Scénographie : Emmanuelle Favre*

A voir ensuite sur France 3, deux soirées spéciales consacrées aux Chorégies d'Orange avec notamment la diffusion du *Requiem* de Verdi et de *La Traviata* de Verdi.

**Ermonela Jaho… la diva dont on parle.** Certains en France ne la

connaissent pas encore vraiment : Ermonela Jaho, né en Albanie en 1974. Sa prochaine performance en Cio Cio San dans Madama Butterly de Puccini à Orange (9 et 12 juillet 2016, sous la direction de l’excellent Mikko Franck, actuel directeur musical du Philharmonique de Radio France) pourrait bien être une opportunité pour se faire connaître du grand public et des mélomanes en général.

# ERMONELA JAHO, une CIO CIO SAN ATTENDUE



Pourtant la soprano albanaise s’est déjà produite aux Chorégies d’Orange (Michaëla dans Carmen en 2008 c’était elle). Ermonela Jaho connaît bien le rôle de la jeune geisha trompée sacrifiée et finalement suicidaire : elle l’a chanté dès 2015 à l’Opéra Bastille dans la mise en scène de Bob Wilson.  Une vision pourtant statique, et peut-être trop distanciée qui n’a pas empêché la diva d’exprimer avec une rare intensité la jeunesse, la douceur, la tendresse désarmante d’une amoureuse sincère à laquelle le monde des hommes ment en permanence… Car c’est une jeune femme,

adolescente encore (16 ans)…. comme Manon Lescaut (de Puccini, un rôle qu'elle vient d'aborder en avril 2016 à Munich) ou encore La Traviata (Violetta Valéry), autant d'héroïnes tragiques et irrésistibles à l'opéra, qui sont de très jeunes idoles.  Le chant tout en ciselure et finesse vocale devrait convenir à la soprano particulièrement exposée les 9 et 12 juillet prochains : un nouveau défi dans sa carrière, et certainement une revanche à prendre pour celle à qui on avait dit qu'elle y laisserait sa voix. Pourtant après les Tebaldi, Scotto, Freni… Ermonela Jaho ne s'en laisse pas compter et chante toujours en 2016, un rôle taillé pour elle; un rendez vous à ne pas manquer cet été 2016 à Orange.

Après Cio CIo San, Ermonela Jaho revient à Paris, Opéra Bastille, pour y chanter Antonio des Contes d'Hoffmann (3-27 novembre 2016). Rappelons que la soprano albanaise a fait ses débuts à l'Opéra Bastille dans La Traviata en 2014 déjà.

---

# Compte rendu, opéra. Marseille, Opéra, le 16 mars

# 2016. Puccini : Madame Butterfly. Svetla Vassileva. Nader Abbassi…

**Compte rendu, opéra. Marseille, Opéra, le 16 mars 2016. Puccini : Madame Butterfly. Svetla Vassileva. Nader Abbassi…**

**L'œuvre**. Reprise d'œuvres du répertoire, reprise de présentations répertoriées sur les mêmes. Sur la genèse de cet opéra, n'en pouvant renouveler forcément l'origine, je reprends donc ce que j'ai déjà dit, avec des ajouts.

## Papillon épinglé



Avant ce chef-d'œuvre, il y eut d'autres œuvres sur le thème :Madame Chrysanthème (1882), roman autobiographique de Pierre Loti. Se mettant en scène crûment, il raconte comment, à Nagasaki, le temps d'une escale de son navire, par contrat légal renouvelable d'un mois, il épouse en juillet une jeune Japonaise qu'il quitte en août, la femme pouvant se marier ensuite sans problème, du moins nous dit-on. Porté par la mode orientaliste et l'exotisme colonial manifeste dans Lakmé de Delibes (1883) qui oppose deux mondes, l'Orient er L'Occident impérialiste, le roman à succès fut mis en musique par Messager (1893). Le galant et ambigu Loti récidivait : il avait déjà écrit Le Mariage de Loti (Rarahu) (1882), évoquant un séjour et un mariage à Tahiti, sans oublier une aventure

galante à Istanbul, avec, selon lui, une femme du harem. Beaux succès féminin pour un homme qu'on nous dit amoureux de ses homologues. Sa Madame Chrysanthème, mise en musique par Messager (1893), proche de lafuture Butterfly par le thème du mariage entre une Japonaise et un marin étranger, n'est pas exactement une victime, c'est une femme intéressée, faisant une bonne affaire, et non amoureuse de l'homme blanc abandonneur comme la future Madame Butterfly de la nouvelle américaine de John Luther Long, devenue une pièce anglaise mélodramatique (1900) de David Belasco de même titre. Le thème cruel de la geisha épousée, engrossée, abandonnée et suicidée, est ainsi présent dans une actualité sinon une conscience occidentale sûre de son bon droit colonialiste quand Puccini, en 1904, lui donne la finition et la définition qui en font un opéra définitif, qui a éclipsé ces œuvres, qui ne lui ont pas survécu.

Encore une fois, comme pour Norma, Tosca, tirées de pièces de théâtre, La traviata, d'abord roman puis pièce, Lucia de Lammermoor, La Bohème, adaptées de romans, c'est la musique qui fixe dans l'imaginaire collectif un sujet errant avant son archétypale mise en forme lyrique. Dans un langage harmonique qui n'ignore ni Wagner et ses leitmotive voyageurs ni Debussy et ses raffinements délicats de timbres mais puissamment personnel, Puccini dote son œuvre d'un orchestre riche et fin à la fois qui en fait un opéra symphonique où les trois « airs » sont pris dans la trame serrée d'une musique continue, d'un pittoresque oriental sensible mais qui ne nuit en rien à l'expressive sensibilité universaliste, science musicale savante au service d'une émotion humaine immédiate.

**La réalisation et interprétation**. C'est une reprise de la réalisation mémorable de 2007 par **Numa Sadoul**. Dans une concise « Note de mise en scène », il précise la place primordiale de l'enfant, aux premières loges de la mort de sa mère et du rapt de son père assassin . C'est à travers ses yeux, ses rêves heureux ou cauchemardesques, ses

fantasmagories, qu'il nous livre sa vision, à partir du moment où « Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille… » ne s'élargit pas ici comme disait Hugo, réduit à deux femmes abandonnées : Douleur, nom de baptême final que lui donne sa mère décidée à mourir, n'est pas né dans la liesse mais la détresse qu'on lui a dissimulée. Heureux ceux qui meurent dans la mort consentie, même si on les y a contraints, malheur à ceux qui restent. L'issue rabâchée, le sort de Butterfly scellé depuis l'origine pour le public, c'est le regard sur celui qui reste que porte Sadoul, la compassion inévitable pour la même ne devant pas dissimuler par son pathos l'héritage dramatique reçu par un enfant de trois ans. D'où les passages oniriques dont le petit garçon est le héros central : le jour joueur dans l'innocence de l'enfance avec ses petits copains, dont il est déjà différent, la nuit assailli de rêves poétiques et angoissants. C'est sensible et bien venu.

**La mise en scène de Sadoul**, s'inscrit délibérément en contre des « japoniaiseries » trop ornementales, qui tempèrent souvent d'un luxe japonisant et de rêve exotique occidental la cruauté d'épure de la situation : un officier américain, dans l'arrogance insouciante de son pouvoir de séduction et de la puissance de l'argent, s'offre, le temps d'un séjour à Nagasaki pour une mission militaire, une adolescente, issue d'une famille noble ruinée par le suicide imposé au père par l'Empereur, réduite à la prostitution, apparemment élégante, de geisha pour survivre cruellement avec sa mère.

La morale ne trouverait pas grand chose à redire dans l'entretien matériel d'une maîtresse lucide sur sa situation si ce statut de femme entretenue n'était fardé par un mariage à la japonaise, valable « 999 ans », vrai pour elle, pittoresque jeu pour lui, résiliable tous les mois, comme la location de la maison qu'il lui offre en même temps. Maison, non luxueuse comme on voit la plupart du temps avec une nuée de domestiques, mais ici une modeste, presque misérable cabane

de bois, un petit ponton allant vers un gouffre sur la mer. Il ne s'est pas ruiné pour ce que la jeune énamourée estime paradis, ce fringant officier de frégate fièrement nommée «Abraham Lincoln », qui paya de sa vie sa lutte pour l'égalité raciale des noirs esclaves. Avec un nom au ton de rose, Pinkerton, porte lui-même les prénoms Benjamin Franklind'une autre généreuse figure des USA, Président de la première ligue abolitionniste de l'esclavage. Ironie onomastique qu'on ne relève guère…

**Décor minimaliste de Luc Londiveau**, sous les lumières crues ou fantomatiques, livides, de Philippe Mombellet pour la cruauté maximaliste du sujet : un abus tragique de pouvoir, le cynisme d'un officier blindé comme son navire contre lequel s'écrase fatalement le papillon brûlé à la flamme de l'amour, épinglé par son propre couteau face à l'infamie de l'abandon et à l'arrachement de son fils : elle semble le pressentir en découvrant que, dans le pays de son époux, on épingle les beaux papillons. Le papillon enclos dans son cadre, l'enfant présent dès l'ouverture, la femme sacrifiée, de dos, en croix, comme un tragique épouvantail, signent d'emblée une densité poignante qui pèse sur tout le spectacle.

Les costumes sobres et sombres de Katia Duflot, gris, à peine adoucis de teintes bronze, moutarde, vieux rose, même éclairés par la robe blanche de mariage de Butterfly, les ombrelles dansantes, les quelques fleurs de Suzuki, loin des pittoresques estampes japonaises, ont le deuil du bonheur et les couleurs du drapeau américain, une vivacité dérisoire comme l'Hymne américain, ou l'« America for ever », qui retentissent avec une grandiloquence ironique à l'orchestre. La belle robe de Madame Pinkerton, portée avec une élégance opulente de nantie par Jennifer Michel tout en douceur de voix et sympathie pour ces pauvres femmes, culpabilisée d'un crime qu'elle n'a pas commis et cherchant sans doute le rachat par l'amour qu'elle vouera à l'enfant de son mari, montre toute la distance entre deux mondes, accusée encore par la pauvreté

sensible de la petite japonaise passée naïvement à l'Occident et à la religion de son mari (Vierge de Lourdes, statue de la Liberté) corps et âme, avec un brutal retour à l'esprit et chair sacrifiée du Japon : l'hara-kiri.

Seuls éléments spectaculaires, le rêve de l'enfant, les bulles de savon constellant la nuit, et le cauchemar de Butterfly personnifié par le bonze effrayant en voix et corps (Jean-Marie Delpas) à la tête des spectres familiaux vindicatifs ligués contre son apostasie, sont intégrés avec force dans la logique dramatique, puissant contraste avec le magnifique interlude du nostalgique et lointain chœur à bouche fermée de l'attente entre veille et sommeil (Emmanuel Trenque), douce exhalaison d'un rêve lointain de bonheur évaporé à l'aube éclatante du tutti orchestral.

Un orchestre,bien connu etconduit magistralement par Nader Abbassi.Laissantlargement respirer les chanteurs dans la tradition lyrique italienne, exaltant l'envolée érotique du duo d'amour, il garde un œil minutieusement attentif aux divers pupitres, fait rutiler dans le forte et cisèle en douceur les couleurs riches et complexes de cette musique à l'harmonie raffinée, aux accords concis changeant rapidement d'atmosphère, tranchant parfois comme une lame et caressant comme un drapé soyeux de kimono.

**La distribution est nombreuse et bien en place**. On reconnaît à peine sous la vraisemblance orientale **Mikhael Piccone** en Commissaire impérial flanqué de son acolyte **Frédéric Leroy** en Officier du registre. Même épisodique, elliptique prétendant à l'amour de l'intraitable désormais Madame B. F. Pinkerton qui le repousse bien durement, le Yamadori de **Camille Tresmontant** réussit à nous attendrir en alternative crédible et sensible, japonaise, à l'officier infidèle américain : on souhaiterait qu'elle accepte cette solution. Habillé à l'occidentale en homme qui a saisi le vent et le cours de l'histoire d'un Japon qui commence à s'ouvrir, **Rodolphe Briand** est un sinueux Goro, entremetteur mielleux et fielleux,

mais, lâche face aux femmes qui le battent même, il est presque un attachant et amusant personnage de comédie. En Sharpless, la conscience morale non écoutée, le baryton **Paulo Szot**, retrouvé avec plaisir,  déploie la beauté de sa voix et un jeu sensible sans sensiblerie.

**Le ténor roumain Teodor Ilincai prête à l'officier Pinkerton un corps de garçon bien nourri et bien pensant du Middlewest**, guère raffiné, buvant à même la bouteille sans même penser d'abord à offrir au Consul, sûrement d'une autre extraction sociale, un verre. Ironique face aux éventails, ombrelles et kimonos, aux rituels d'une culture raffinée dont les codes délicats lui échappent, c'est, en quelque sorte, l'éléphant dans le magasin de porcelaine. Guère de malice, apparemment, en lui, ni de cynisme grand seigneur, plutôt une bonne conscience du droit que lui donne l'argent et la jeune puissance américaine, traduite par l'insolence d'une superbe voix éclatante en aigus triomphants de coq érotique et patriotique sans scrupules (« America for ever !»), sûr de lui, sans grandes nuances, avec une impatience masculine du désir que cherche à satisfaire immédiatement sa bonne santé plus qu'une voluptueuse recherche érotique du plaisir : baiser plus que faire l'amour.



À l'inverse, choc subtil de sexe féminin et de civilisation, la femme, la japonaise Cio-Cio-San, ancienne geisha pliée à l'art d'amour, oppose à la brutalité du désir mâle tous les atermoiements délicats de la coquetterie : préparation, jeux préliminaires, poétisation culturelle d'une sexualité qui, sans cela, serait bêtement animale. Et il faut dire que la silhouette gracieuse et gracile de la soprano bulgare **Svetla Vassileva**, aux gestes et à la démarche comme chorégraphiés, sa grâce enfin, rendent crédible ce personnage de trop jeune

fille à l'âge invraisemblable, mais archétype d'une grande âme trahie par la vie qui va vers la grandeur du sacrifice. La voix, souple malgré une indisposition due aux effets pervers du mistral qu'elle nous avouera après, sait allier à la puissance requise pour vaincre la rampe orchestrale de Puccini, l'arc-en-ciel de demi-teintes. Sa dignité sans pathos dans la misère puis la tragédie, rend plus barbare le triomphalisme du mâle occidental, même saisi tardivement par le remords. Son grand air, à genoux d'abord, comme une prière, est une sorte de rêve, une touchante hallucination et son air d'adieu à son fils, l'adorable petit Basile Mélis, une déchirure à vif qui arrache les larmes. La digne Suzuki au dévouement absolu campée par la Roumaine **Cornelia Oncioiu**, voix ronde, chaude comme il sied au personnage de nourrice et servante, a un rayonnement maternel émouvant, déchirée de détresse dans son inutilité à sauver sa maîtresse. Dans des rôles différents en importance, le trio des trois femmes différentes est un contrepoint finalement solidaire et touchant, sans défenses, au monde du pouvoir écrasant (même le Consul malgré sa morale, le représente) des hommes dominants.

**Compte rendu, opéra. Marseille, Opéra, le 16 mars 2016. Puccini : Madame Butterfly. Nader Abbassi, direction. Numa Sadoul, mise en scène.**

*Madama Butterfly de Puccini*
*à l'Opéra de Marseille, les 16, 18, 20, 22, 24 mars 2016*

Distribution :
Cio-Cio San : Svetla Vassileva
Suzuki :Cornelia Oncioiu
Kate Pinkerton :Jennifer Michel
Pinkerton : Teodor Ilincai
Sharpless :Paulo Szot
Goro : Rodolphe Briand
Le Bonze : Jean-Marie Delpas
Yamadori : Camille Tresmontant
Le Commissaire impérial : Mikhael Piccone

L’Officier du registre : Frédéric Leroy
Douleur : Basile Mélis.

Chœur de l’opéra de Marseille
(Chef de chœur : Emmanuel Trenque)
Orchestre de l’Opéra de Marseille
Direction musicale : Nader Abbassi.

Mise en scène : Numa Sadoul.
Décors : Luc Londiveau. Costumes :Katia Duflot. Lumières : Philippe Mombellet.

Photos copyright Christian Dresse 2016

---

# Compte-rendu, opéra. Grand-Théâtre de Tours, le 11 octobre 2015. Puccini : Madama Butterfly. Anne-Sophie Duprels (Madama Butterfly), Avi Klemberg (Pinkerton), Suzuki (Delphine Haidan), Jean-Sébastien Bou (Sharpless), Antoine Normand

# (Goro), François Bazola (Oncle Bonze). Alain Garichot (mise en scène). Jean-Yves Ossonce (direction).

Puccini : Madama Butterfly à l'Opéra de Tours, avec Anne-Sophie Duprels… C'est avec un enthousiasme mérité qu'a été accueillie – au **Grand-Théâtre de Tours** – cette magnifique production de **Madama Butterfly**, signée par **Alain Garichot** et créée in loco en 2001. Il faut ici saluer son remarquable travail, très « wilsonien », dans sa volonté d'épure. L'opéra s'ouvre ainsi sur un plateau nu avec, pour tout décor, un praticable bas qui symbolise la maison de Cio-Cio San. Sur les côtés ou tombant des cintres, des cloisons translucides délimitent des espaces clos et permettent de très esthétisants jeux d'ombres : le sacrifice de l'héroïne, vu ainsi au travers d'une de ses cloisons de papier, tandis que l'enfant joue juste devant, est particulièrement réussi et poignant. Mais les lumières sont ici au moins aussi importantes que les décors et l'on retiendra donc la qualité du travail de **Marc Delamézière**, dont les éclairages fortement dramatiques sculptent littéralement l'espace.



Trop rare en France, la superbe soprano française **Anne-Sophie Duprels** investit le rôle de Butterfly de son tempérament de feu et de sa sensibilité passionnée. Sa voix se fait tour à tour porteuse de rêves, de nostalgie, de tourments, épousant les nuances de la partition. La chanteuse rappelle utilement que l'héroïne de Puccini n'a rien d'un papillon fragile ni d'un rossignol automate, mais requiert une tragédienne sachant doser ses effets.
(NDLR: Les tourangeaux ont pu déjà la découvrir dans La Voix Humaine précédemment produite ici même à Tours au cours de la saison dernière : **voir notre reportage vidéo dédié à La Voix Humaine à l'Opéra de Tours, présentée alors en couplage avec L'heure espagnole** de Ravel). La cantatrice est portée par la direction du maître des lieux, l'excellent **Jean-Yves Ossonce** (lequel vient d'annoncer son départ de l'institution tourangelle en 2016, après 16 ans de bons et loyaux services…) qui prend un plaisir contagieux à mettre en valeur une œuvre qu'il respecte visiblement.
Comme toujours sous sa direction, l'Orchestre Symphonique Région Centre-Val de Loire Tours se montre sous son meilleur jour, c'est à dire admirable de précision et d'engagement.
On déchante par contre avec le Pinkerton d'**Avi Klemberg** qui n'a aucune des qualités requises par son personnage. La voix manque de puissance et de projection, l'émission est serrée et souvent brouillonne, l'acteur est falot ; bref, il livre une prestation vocale et scénique sans charme ni éclat. **Jean-Sébastien Bou** est en revanche un vrai luxe dans la partie de Sharpless, gratifiant l'auditoire de sa coutumière magnifique ligne de chant. **Delphine Haidan** possède également du répondant en Suzuki : elle allie profondeur d'approche à un portrait vocal attachant et précis. De son côté, **Antoine Normand** se montre suavement inquiétant dans le rôle de Goro, tandis que **François Bazola** demeure un solide Oncle Bonze. Enfin, **Pascale Sicaud-Beauchesnais** fait une élégante apparition en épouse américaine.

Compte-rendu, opéra. Grand-Théâtre de Tours, le 11 octobre 2015. Giacomo Puccini : Madama Butterfly. Anne-Sophie Duprels (Madama Butterfly), Avi Klemberg (Pinkerton), Suzuki (Delphine Haidan), Jean-Sébastien Bou (Sharpless), Antoine Normand (Goro), François Bazola (Oncle Bonze). Alain Garichot (mise en scène). Jean-Yves Ossonce (direction). Madama Butterfly à l'affiche de l'Opéra de Tours, encore le 13 octobre 2015.

Prochaine production à l'Opéra de Tours : **La Belle Hélène d'Offenbach** (Jean-Yves Ossonce, direction. Bernard Pisano : mise en scène et chorégraphie), du 26 au 31 décembre 2015.

Illustration : © François Berthon / Opéra de Tours 2015